

Mots pézans et poutès rézons

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 50

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200674>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

c'était la fin de cette existence déjà si terne, à laquelle cependant nous tenons. Pauvres cochons que nous sommes, victimes résignées et innocentes de la gloutonnerie humaine, nous savons trop bien ce qu'elle signifie cette phrase terrible : la soirée-choucroute des postiers et cette perspective de saucisses, de pions et d'oreillons qui vous arrache des cris d'admiration et fait répandre sur la paille de nos boitons des larmes bien amères.

Ah ! pourquoi nos ancêtres ne nous ont-ils pas laissés à notre existence simple et frugale des temps jadis, des temps où courant librement les prés et les bois, nous souffrions souvent le froid et la faim, mais où du moins nous n'avions pas à attendre la mort à brève échéance, et l'humiliation plus terrible encore de vous servir de pâture.

Vous nous donnez le vivre et le couvert ; mais de quel prix nous faites-vous payer cette libéralité !

Pauvres cochons que nous sommes, disions-nous ! Pauvres hommes que vous êtes, aurions-nous raison de dire. Voilà où vous ont conduits tant de siècles de civilisation. C'est bien la peine d'avoir dompté l'électricité, d'avoir subjugué tout l'univers à vos caprices, si vous n'avez seulement pu dominer vos instincts barbares.

Du fond de nos boitons, où nous attendons le couteau de vos bourreaux, nous répétons cette phrase d'un de vos moralistes : « Il vaut mieux souffrir le mal que de le faire », et nous grandissons dans notre propre estime en songeant que, tout cochons que nous sommes, nous sommes indispensables aux plaisirs de l'espèce humaine !

En attendant, Monsieur, que le hasard nous mette en présence l'un de l'autre, vous devant un plat de choucroute et moi dessus, j'ai l'honneur de vous saluer.

DOM POURCEAU.

Pour copie conforme,

PIERRE D'ANTAN.



Qui siffle ? — Sur la route d'Ouchy, un gamin, qui conduit un petit âne, siffle à s'époumonner, mais abominablement faux.

Un vieux monsieur, impatienté, l'interpelle :

— Dis donc, est-ce toi qui siffles ou si c'est ton âne ?

— C'est moi, monsieur ; les ânes écoutent.

Le diable à la cave.

David des Isles n'est pas un ivrogne, mais il a le gosier ainsi fait qu'il se voit contraint de prendre sans cesse de la tisane d'octobre. Il prétend que la muqueuse de son palais renferme autant de sel qu'un quartier de roche du Bévieux ou du Boillet. Et le malheur est que le sel de David des Isles est indissoluble. Il a beau l'humecter, l'arroser, l'inonder, sa gorge demeure salée. Cette incommodité lui est venue de ce que, la veille de sa naissance, sa mère sala trop sa soupe aux choux.

David des Isles est bien vu des pintiers, quand il a la bourse garnie, cela s'entend. C'est lui qui abandonne le dernier la salle à boire. Souvent même, on est obligé de le mettre à la porte, avec les regards dus à son étrange infirmité. L'autre jour encore, à Ollon, il avait tenu tous les cafés et, l'heure de la fermeture des établissements publics ayant sonné depuis longtemps, il s'en retournait dans son hameau, l'œil humide et la bouche sèche.

N'ayant chez lui aucun breuvage autre que

de l'eau, il s'étend tristement sur son lit ; mais, moins endurant que le chameau dans la Sahara, il ne peut fermer l'œil. A deux heures du matin, le voilà qui saute à bas de sa couche, se rhabille et file droit à la maison de Sami, son voisin.

— Sami ! appelle-t-il en frappant légèrement contre un contrevent, Sami ! lève-toi !

— Qui est là ? demanda une voix de l'intérieur.

— C'est moi, David des Isles.... ne fais pas de bruit, viens vite, j'ai entendu *rebener* dans ta cave, il doit y avoir du diable par là !

Quelques secondes plus tard, Sami apparaît, un falot-tempête d'une main, un solide bâton de l'autre.

— Tu es sûr d'avoir entendu quelque chose ?

— Pardine ! je t'aurais pas appelé pour rien. Et voilà les deux hommes qui pénètrent dans le cellier et qui en fouillent consciencieusement tous les coins et recoins. Comme ils ne découvriraient rien de suspect, Sami fit :

— On ne veut pourtant pas se quitter sans prendre un verre au guillon.

— Si on veut, répondit David avec une feinte indifférence.

A la troisième rasade, avant de remettre le verre à sa place, Sami regarde curieusement son voisin et, lui mettant la chandelle sous le nez :

— Tu dis que tu as entendu du diable dans ma cave.... tu n'as rien entendu du tout !

— Ah ! vois-tu, j'avais tellement soif ! V. F.



Nouvelle vaudoise. — C'est encore La Côte, le théâtre de l'action, que M. E. Rod narre dans sa « nouvelle vaudoise », **Luisita**. Vous me direz peut-être que ce titre n'a pas très forte la saveur du terroir. C'est qu'elle n'est pas des nôtres, cette fille étrange, qui, séjournant au village, y met les esprits, les cœurs et les sens à l'envers, et réveille des passions qu'on pourrait à peine croire sommeillantes dans la bonhomie de nos paysans. Dès les premières pages on pressent la tragédie, la brusque apparition de ce fond intime des caractères qui presque jamais ne monte au grand jour sans provoquer des bouleversements. Et Luisita, la cause de ces catastrophes, celle que la malédiction publique accablait, passe, insouciant de son pouvoir destructeur, ignorante de sa beauté.

Bien vaudois sont surtout les personnages de deuxième plan ; si les acteurs principaux du drame révèlent, par leurs actions et leurs gestes, la généralité des profondes passions humaines, le vieux paysan au contraire, le régent, le pasteur, le syndic ont bien les traits spéciaux — peut-être partiellement conventionnels — par lesquels on les représente chez nous. Quelques-uns un peu caricaturalement dessinés ; vus encore trop simplifiés, si je puis ainsi dire. Vrais, malgré cela. Enfin, leur cadre, très vaudois, vaudois de La Côte, achève de les bien situer ; tressé de sarments, engraisillé de grêlons ou fleurant la vendange, on éprouve à le contempler le plaisir de reconnaître, et sa puissance évocatrice fait qu'on s'avoue : c'est tout à fait ça ; c'est chez nous. (**Payot et Cie, éditeurs.**) A.

L'arbre-journal.

Des industriels austro-hongrois se sont livrés à une expérience originale.

Il s'agissait de rechercher en quel espace de temps minimum une certaine quantité de bois, prise sur pied à l'état d'arbre, pouvait être transformée en papier, et ce papier transformé lui-même en un journal imprimé, plié, mis sous bande.

A Elsenthal, à 7 h. 35 du matin, trois arbres tombaient sous la scie des ouvriers. A 9 h. 34, le bois écorcé, fendu, défibré, mis en pâte, de-

venait papier, et passait de la fabrique aux presses, d'où le premier exemplaire de la feuille imprimée sortait — à 10 heures.

En moins de deux heures et demie, en 145 minutes, l'arbre était devenu journal.

Mots pézans et poutès rézons.

I

Eintrè lo bouèbo aò cordagnè et cique aò derbounai.

(In djuin ai botons aò maitin de la tzerrière.)

Lo bouèbo aò cordagnè. — Baillie-mè ci boton !

Cique aò derbonai. — N'est pas tion !

Cique aò cordagnè. — Què sechet que l'est mion !

Cique aò derbounai. — N'est pas veré !

Cique aò cordagnè. — Baillie-mè, aò bin te véri !...

Cique aò derbounai. — Na que ne vu pas tè lo bailli.

Cique aò cordagnè. — Fâ atteinchon ! Tè lo dio po lo derra iadzo... ? !

Cique aò derbounai. — L'est mè que lè, lo gardo ! (*Pu lai tirè la leingua.*)

Cique aò cordagnè. — Veillie-tè ! sin quiet tè crio dai noms... ? !

Cique aò derbounai. — Assayie pire... ? !

Cique aò cordagnè. — Dépatolyu ! Affama ! Granta gaòla ! Etranglie-derbon ! (*Pu lai tirè assebin la leingua.*)

Cique aò derbounai. (*In lèvin lo poeing.*) — Redis-lo vai... !... Tire legnu !...

Cique aò cordagnè. (*Qu'a ramassà ona pièra.*) Etranglie-derbon !... Etranglie-derbon !...

Cique aò derbounai. — Et tè que t'as ton père qu'est cacapédze... ! ?

Cique aò cordagnè. — Et tè ta mère que sè soùle... !

(*L'allàvon sè chaòta déchü quand lo derbounai, que passàcè, impognè son boèbo pè l'orolhic et einvoyè tsi leu cique aò cordagnè avouè lo bet dè sa chòqua.*)

II

Eintrè Abram daò Pèralet et David daì Biolès.

(Dèzo la grocha noÿre dau Tsamp Corboz, damachein lo ramèladzo dai coquies.)

Abram. — Yè drai à la maiti !

David. — T'as dzo zu mè què ton drai.

Abram. — Bin d'ombrou, mà n'a pas dè coquies ! ?

David. — Ti quemin lo lau : mè t'as, mè te vaò !

Abram. — Yamo cein qu'est justo ! et su bin d'obedzi dè mè défindre quand on a affère à dai pegnettes que regrettont la founaire que sort dè la tsemenà.

David. — Vaut mi passa po vouaitin què po avai étà attrapà su lo martsì po la faussa mézoura et met frou dè la fretèri po avai broulyi lo laci... !

Abram. — On ne cheint pas lo soupion tsi po ; oi bin tsi vo... ! ?

David. — Se mon père-grand a zào zu été acqchenà d'avai met lo fù, tsacon tè deret que l'étai à tort, mà que l'irè sacrediu bin fé que lo tion satsè crévà aò fond d'on croton daò chalveï...

Abram. (*In foteint lo camp.*) — N'in nion dè noutra famille in peinchon pè lo Bou dè Cery... Quand t'arai lezi compta vai dièrou lai san dè la voutra... ! ?

David. (*Que s'avancè avouè on panai la maiti pleyin.*) — Tai cliad coquies !

Abram. (*Sin sè réverè.*) — Grand maci..., Yein'è dzo trād... l'élho va impouézena la crape tondze !

(David l'a laissé allé et s'est dépalsi de vouedi la pana dein son sac et de ramassé lo resto d'ii coquès.

(A suivre.) OCTAVE CHAMBAZ.

La Choralia donne ce soir, au Théâtre, avec le concours de *La Muse*, de M. Huber, cithare-harpiste, et de l'*ancien Orchestre de la Ville*, sa septième soirée annuelle. Le programme est des plus intéressants et des plus variés; nous y voyons entr'autres, une *Grande fantaisie sur Le festival vaudois*, arrangée par un choralien; puis une amusante comédie en 1 acte, *Le crime de la place Pigalle*. Il y aura foule.

Toboganing or not Toboganing?

On nous écrit:

Montreux, décembre 1903.

To be or not to be? Telle était la question posée jadis par Hamlet. De nos jours, du moins en ce qui concerne nos hôtes anglais, ces problèmes philosophiques n'ont guère cours. Une question, une seule, se pose aux Anglais.

Toboganing or not Toboganing?

Autour de là roule une grande part de la prospérité de notre industrie hôtelière.

Je m'explique. Le *Toboganing* est le sport de la luge, le *lugeage*, si vous aimez mieux.

Dans notre Rivière du Léman, ce sport joue un rôle considérable. Quoi de plus idéal, en effet, que de bénéficier pour son séjour ordinaire d'une température de quelques degrés supérieure à celle des stations voisines et d'avoir à sa porte une piste bien battue, où, comme une flèche, votre luge, modèle rapide Château-d'Ex, Davos ou Canadien, vous emporte dans une griserie de vitesse. Ajoutez à cela que si la grimpée du coteau qui sépare votre home de la dite piste vous paraît trop rude, un chemin de fer électrique vous y conduit, tout en vous faisant jouir du splendide panorama de la contrée que Byron a trouvée trop belle pour servir de demeure aux humains.

L'administration du chemin de fer électrique Montreux-Oberland fait entretenir la piste et délivre des billets donnant droit à autant de courses que l'on en peut effectuer, accompagné de sa luge, du point terminus au point initial de la piste.

Dites un peu que nos gens ne sont pas dans le train!

Voici la piste. Unie, blanche, longue de près de trois kilomètres. Vous pouvez vous y lancer; elle vous conduira, à moins que vous ne chaviriez en route, des Avants à Chamby d'un seul trait. De là, en voiture pour les Avants, et vous recommencez tant que le cœur vous en dit.

N'allez pas croire que seuls les jeunes gentlemen et les gracieuses misses pratiquent ce sport. Oh non! de très honorables et très respectables *Old peoples* (traduire par gens âgés), voire même des révérends s'y livrent avec entrain.

Les naturels du pays, gagnés par l'exemple, consacrent leurs loisirs du dimanche à parcourir la piste.

Cet exercice, tout innocent en apparence, ne va pas sans apporter le trouble dans mainte famille. Trouble matériel, du fait de rencontres de bouleroues, de billons de bois, de traîneaux ou de chars venant à contre sens et que l'on ne sait pas toujours éviter. Troubles moraux, procédant de la rencontre fortuite ou préparée de deux âmes sœurs, ne demandant qu'à faire ce que nos vieux appelaient: « *On bet d'accordairon.* » Je comprends ce sentiment d'une jeunesse qui, commodément installée à l'arrière d'une luge, voit que son *double* — c'est le terme consacré — conduit avec une rare habileté cette course vertigineuse. Et lui, grisé par la rapidité, agréablement impres-

sionné par les *menottes* qui se cramponnent à sa taille, par le souffle parfumé qui réchauffe sa nuque.

On fait des folies à tout âge, dit un vieil adage. Eh! m'est avis que mieux vaut encore les faire avant l'éclosion des dents de sagesse.



Qu'en pensez-vous, Mesdames?

A l'occasion de Christmas (Noël) — pour quoi Noël? — un journal anglais eut jadis l'idée d'instituer, parmi ses lectrices, un concours amusant.

Des prix en espèces étaient promis à celles de ses lectrices qui lui enverraient les plus longs cheveux — leur appartenant bien entendu —. L'authenticité des cheveux envoyés devait être attestée par la signature de trois amies de la concurrente, qui devait également joindre sa photographie.

Plus de cinq cents jeunes femmes ou filles ont pris part au concours. C'est une dame de Bristol qui obtint le premier prix, avec une chevelure de 183 centimètres.

Huit autres concurrentes furent également récompensées, qui avaient des cheveux de 179, 176, 166, 165, 159, 158, 155 et 153 centimètres.

La naissance du « canard ».

Voulez-vous connaître l'origine du terme de « canard » qu'on donne à toute nouvelle fantaisie et qui est devenu, par extension, synonyme de « petit journal?... » Voici:

Un membre de l'Académie des sciences de Bruxelles, en veine d'imagination et de bonne humeur, communiqua un jour aux journaux l'expérience suivante par laquelle il voulait démontrer la voracité extraordinaire du canard.

Après avoir réuni vingt de ces volatiles, il en fit hâcher un menu, avec le squelette, les pattes, les plumes et le bec et distribua cette pâtée originale aux dix-neuf autres qui l'avalèrent gloutonnement. Un second canard eut le même sort et devint ainsi la proie des dix-huit autres. L'expérience se poursuivit jusqu'au dernier, qui resta, ne pouvant se dévorer lui-même. Le vingtième volatile avait donc avalé dix-neuf de ses congénères.

Ce récit plaisant fit le tour de la presse, passa d'Europe en Amérique d'où il revint, un beau jour, revu et considérablement augmenté. Le journal américain donnait une analyse complète de l'autopsie du vingtième canard, lequel vivait toujours.

On en rit beaucoup et, dès lors, parlant d'une fausse nouvelle lancée par un journal, on prit coutume de dire: « C'est un canard ».

L'expression était consacrée. Et comme les journaux ont assez l'habitude de lancer des blagues, on les appela par la suite des *Canards*.

Vous voyez par là que ce volatile, à l'encontre des autres oiseaux, ne prit pas naissance dans un œuf.

CH.-GAB. M...

Arrosage des plantes d'appartement.

(Recette.)

Arroser les plantes une fois par semaine avec la préparation suivante:

Dans deux litres d'eau, faire dissoudre: 1 gr. carbonate de potassium; 1 gr. phosphate de potassium; 1 gr. carbonate de magnésium; 1 gr. silicate

de sodium; 2 gr. nitrate de potassium; 3 gr. sulfate de fer.

Passé-temps.

Des réponses que nous avons reçues à l'*énigme* posée dans notre numéro du 28 novembre, une seule est juste, c'est-à-dire donne le mot *cordier*. Cette réponse est celle de M. Eug. Parisod, Bourg, 14, Lausanne, à qui la prime est naturellement échue.

Charade.

On foule et fauche mon *premier*,
On frappe et rase mon *dernier*,
Ennuyeux, inutile est souvent mon *entier*.

Les abonnés seuls ont droit au tirage au sort pour la prime.

Tenir une casserole d'eau bouillante sur la main sans se brûler. — Ce truc paraît au premier abord impossible; il suffit pourtant de faire bouillir de l'eau dans une casserole et l'on pourra la mettre sur la main sans aucune crainte, plus l'eau bouillira, plus on la gardera, mais aussitôt que l'eau commence à cesser de bouillir, il faut la sortir, car on se brûlerait, mais, tant que ça bout, il n'y a rien à craindre.



ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS 1904

Lire dans cette publication:

UN SACRIFICE
Nouvelle
par PIERRE D'ANTAN
50 centimes.

La livraison de *décembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants:

Un peintre philanthrope. George-Frédéric Watts, par J.-M. Duproix. — Réparation. Roman, par Eugénie Pradez. (Seconde partie.) — La protection des oiseaux utiles et l'instinct des animaux, par Edmond Plauchut. — L'éducation physique de la jeunesse, par le Dr A. Jaquet. (Troisième et dernière partie.) — Impressions d'enfance, par M.-L. Tysandier. (Sixième et dernière partie.) — Au pays. Nouvelle oberlandaise, de Franz Rosen. (Troisième et dernière partie.) — Chroniques parisiennes, italiennes, allemandes, anglaises, des Pays-Bas, américaines, suisses, scientifiques.

Bureau de la *Bibliothèque universelle*:
Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

THÉÂTRE. — Jeudi soir, grande affluence et grand succès pour l'*Enfant du Miracle*, de Gavault et Charvay. On a beaucoup ri. Nos artistes ont admirablement interprété cette pièce. Ce n'est pas pour les jeunes filles, avaient dit, sur tous les tons, tous les journaux. Heureusement, les pensionnats ne sont pas seuls à soutenir le théâtre, à Lausanne. — Demain dimanche, *Gigolette*, drame en 1 prologue, 5 actes et 8 tableaux.

KURSAAL. — C'est pour mardi, et pour quatre jours seulement, *Sentein*. *Sentein*, l'artiste excellent, dont tout le monde se souvient à Lausanne et que tout le monde ira applaudir. A cette occasion, le Kursaal aura un programme spécial de famille et des attractions de premier ordre. Mardi et mercredi, grand gala.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.